FRANÇOIS JULLIEN

L'OMBRE AU TABLEAU

DU MAL OU DU NÉGATIF

SEUIL

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ PAR
THIERRY MARCHAISSE

ISBN 978-2-02-114049-1

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« L'opposé coopère. »
Héraclite, 8

Cet essai est la reprise d'une intervention présentée dans le cadre du colloque inaugural de l'Institut de la pensée contemporaine de l'université Paris 7-Denis Diderot (novembre 2002), *Que faisons-nous du négatif ?*

Il re-tire aussi le fil d'un précédent essai, *Fonder la morale, Dialogue de Mencius avec un philosophe des Lumières* (Paris, Grasset, 1995), qu'il était devenu nécessaire de remettre en chantier.

Ce texte est sans notes (sans béquilles). Seules les références sont indiquées en fin d'ouvrage. J'ai souhaité, en effet, un essai bref et continu qui rompe avec l'engoncement rhétorique par excès d'étayage dans lequel, en s'universitarisant, risque de s'enliser la philosophie.

Dire qu'il y a une « ombre au tableau », selon une image devenue cliché (partons sans hâte de ce plus familier, plutôt que de l'enjamber), c'est indiquer que quelque chose y fait tache, qu'on se plaint d'y rencontrer. Cette ombre perçue dans le tableau de la vie sera la mort, la souffrance, la maladie, la guerre, l'injustice, etc., qu'on voudrait pouvoir ne point affronter. Or, c'est aussi un des plus anciens motifs de la pensée, et même parmi les plus éculés, que de montrer qu'il fallait des ombres au tableau pour en faire ressortir les couleurs et qu'on puisse admirer celles-ci ; et que, de même, sans la souffrance, la maladie, la guerre, la mort, etc., nous ne saurions ce qu'est le bien, la santé, la paix, ni non plus la vie. « Si ces choses-là n'étaient pas », lance Héraclite nommant ainsi, en vrac, tous ces traits d'injustice les heurtant tous les jours, « ils n'auraient pas connu le nom de Justice »… Imaginons « Dieu » artiste : il lui fallait bien ménager tous ces jeux d'ombre pour rehausser sa peinture de la création.

De ce qui est devenu poncif et a traîné, durant tant de siècles, dans les soutes de la philosophie, nous ne saurions nous débarrasser du seul fait qu'on n'y voit guère, aujourd'hui, ce qui peut stimuler l'esprit ; car cet inintéressant évoque aussi l'essentiel : d'où procède notre « assentiment » à la vie – ou de quel autre terme commencer à le désigner ? Voilà au moins qui n'est pas faux, en effet, et c'est même de ce que cela n'est pas susceptible de fausseté que nous concluons d'emblée à son peu d'intérêt, la philosophie se passionnant seulement pour ce qui l'intrigue, qu'elle peut contester, construire, argumenter, bref, dont elle peut faire une théorie. Or, l'ombre au tableau oblige à revenir à quelque fond d'entente *en amont de la philosophie ; et nous ne saurions nous résoudre à abandonner cet infra-philosophique, du seul fait qu'il n'est pas contestable, à son recouvrement forcé sous le dogme religieux (la Providence) – ou, sinon, à la seule élucidation d'un éclairage oblique, dispersé comme il est dans tous les romans du monde.*

*Car cette ambiguïté du destin qu'on découvre inopinément à l'*ombre au tableau *recouvre le conflit ordinaire de deux notions qu'on risquerait de confondre. En faisant tache, cette ombre est le « mal », terme dont on concédera volontiers que, sans qu'on sache comment l'éviter, on ne sait guère non plus qu'en faire aujourd'hui : ni de quel point de vue oser encore l'aborder, ni dans quel cadre théorique l'intégrer. Parallèlement, en révélant qu'elle participe à la composition d'ensemble, cette ombre au revers du lumineux devient le* négatif *coopérant à l'économie d'un tout et servant à le promouvoir. « À partir des différents, le plus bel assemblage » ; c'est pourquoi, condense Héraclite, « l'opposé » est ce qui « porte avec »* (sumpheron), *il « coopère ». Ainsi en va-t-il des fonctions communes, ainsi en va-t-il des scieurs de bois : « l'un tire, l'autre pousse », l'autre fait le contraire de ce que je fais, et ce contraire est utile. On commencera donc par relever, sous le terme de négatif, cette logique de scission-opposition qui est au travail dès la moindre activité ; elle se révèle à l'œuvre dans la vie, dans l'histoire, comme dans la conscience.*

Balzac : « Je fais partie de l'opposition qui s'appelle la vie. » L'opposition est ce qui met sous tension, en effet, active et fait ressortir la vie (et cette formule a mérité d'être placée en exergue à son œuvre entière). De cet opposé menaçant-incitant, et de ce fait contribuant, qu'on appellera le négatif – mais tombé en discrédit, aujourd'hui, emporté qu'il s'est trouvé dans la débâcle du marxisme –, il s'agira de refaire une notion forte ; ou, du moins, à partir de laquelle engager à nouveau du clivage, et par suite de l'alternative, en amont même de la philosophie. Plutôt, en effet, que de compter sur les seuls concepts, qui ne sont que terminaux, ou de prendre ouvertement part au débat, tel qu'il est constitué, et quelque part aussi figé, c'est par déplacements discrets en reconfigurant l'accès, en ce terrain comme en d'autres (mais celui-ci est particulièrement miné), que je choisis d'opérer. Pour retrouver prise sur l'infra-philosophique, il n'est guère de stratégie d'abord que de biais : du seul effet de décalage, et de son incidence, j'attends qu'il remette en mouvement la pensée – et ce surtout quant au banal.

Car, à partir du heurt du mal et du négatif, ramassés à terre, tels deux vieux silex à battre l'un contre l'autre pour faire rejaillir de l'étincelle en servant de premier outil, voici que nous verrons bientôt se lever d'autres heurts et d'autres conflits, entre termes appariés, se profilant derrière lui. La scène reste la même – en est-il d'autres ? – mais on y verra progressivement paraître, sous son éclairage, entre ce qu'on tenait pour synonymes, un complet changement

de ton et d'option. Il y aura à détacher notamment l'un de l'autre : face à l'interrogation bruyante quant au sens *(mais peut-être aujourd'hui tarie, celle que fait surgir la question du mal : pourquoi la mort, la souffrance, etc. ?), l'élucidation patiente et discrète de la* co-hérence *laissant percevoir comment « cela » tient « ensemble »* (co-haerens) *en impliquant en son sein la participation de ce qui n'a plus, dès lors, statut de mal mais de négatif. De même, à partir de cette disjonction du mal et du négatif, on verra entrer en tension ces termes qu'on croirait d'abord pouvoir superposer sans danger l'un à l'autre : l'« existence », faisant retentir la question du sens lançant son lancinant pourquoi, suppose rupture et « sortie »* (ex-) *hors de la naturalité silencieuse et de l'accord intime avec la vie ; tandis que la « vie » s'entend implicitement selon une logique de processus interne où c'est l'opposé qui de lui-même – tacitement, sans plus de drame – est à la source de la vitalité.*

Il est dorénavant douteux de traiter de l'« Homme », le juchant en fonction sujet, parce qu'on y suspectera toujours la projection de positions de principe ou, du moins, le recours dissimulé à quelque définition d'essence. L'Homme « est mort », après que Dieu « est mort », on le sait jusqu'à la lassitude, un désenchantement a suivi l'autre, mais l'annonce en est toujours aussi tragique et solennelle : elle ne permettra plus que de poursuivre, à travers la diffraction des sciences, un diagnostic de l'« humain ». Mais, de même qu'on craint désormais de verser dans les platitudes confortables de l'humanisme se refusant à sortir de la pensée du Bien/du Mal, la défiance n'est-elle pas tout autant de rigueur à l'égard des positions adverses, du seul fait qu'elles s'instaurent en « position », arborant leur anti-humanisme avec fierté ? Même si leur appareillage théorique leur confère incontestablement du relief – qui ne le reconnaît ? – et les sauve de la banalité. Car n'est-ce pas ce « banal » qu'il n'en faut pas moins travailler (en deçà même de ce qui peut être posé*) ? Dès lors qu'on touche à la morale, il est difficile, à vrai dire, de ne pas verser dans l'un ou dans l'autre : soit prêcher, soit spéculer.*

Ou comment, même vis-à-vis de ce qui s'est retiré modestement – minimalement – sous la seule modalité descriptive d'un adjectif (l'« humain »), ne pas d'abord postuler ? Aussi, si je suis conduit chemin faisant – chemin cherchant – à sortir de la philosophie (européenne) pour poursuivre ma route entre les versants de la pensée européenne et de la pensée chinoise, qui se sont si longtemps ignorées, ce ne sera pas pour étendre plus loin l'enquête ; ni non plus pour céder au prestige comme au plaisir de la comparaison. Mais, changeant résolument de posture, je voudrais laisser opérer de lui-même un tel dispositif – plutôt que de me hâter vers mes propres thèses – en vue de cet effet

escompté : celui, fourni par le dévisagement réciproque de ces pensées écartées, d'un auto-refléchissement *de l'humain. L'humain s'y mire et s'y réfléchit, en lui-même,* par lui-même, *à partir de sa variation. Il ne s'édicte plus d'emblée ; mais, sous l'effet de ce montage, s'explorent patiemment ses intelligibilités diverses et se recenseront d'autres possibles.*

Comme s'il renvoyait là à sa raison ultime, voici que le discours contemporain – ou nommons-le plus précisément : le discours officiel mondialisé – ne cesse de scander à nos oreilles son aspiration légitime au *tout positif* : « Paix » (qu'on répétera inlassablement dans toutes les langues comme un sens unique), coopération, communication, etc. Comme si l'élimination du négatif enfin était à portée, qu'il n'y avait plus que d'ultimes verrous à faire sauter pour l'expulser de l'Histoire à jamais, ou du moins qu'il n'y avait plus qu'à le vouloir pour le pouvoir, le discours ambiant manie hardiment l'optatif selon ces résolutions en chaîne : plus de guerres, plus de divisions, plus de frontières, etc. Ou peut-être la route sera-t-elle encore longue, soupire songeur le Réaliste ; sur son terme, en tout cas, il n'y a pas à discuter, le discours politique et le discours religieux (le pape et le dalaï-lama : le grand œcuménisme) désormais sont d'accord. Or, en même temps que triomphe, du moins au niveau du discours, cette unanimité aseptisée, on a vu resurgir de façon étonnamment primaire de nouvelles mises en scène d'un diabolique qu'il suffirait de finir d'évacuer pour que se mette à rayonner l'Histoire : « Appelez cela […], comme moi, l'axe du Mal, appelez cela comme vous voulez, mais disons la vérité ! » (George W. Bush, discours prononcé devant le Bundestag, le 23 mai 2002). Car

Le leurre d'un tout positif

voici qu'une ultime « conspiration » inopinément nous retarde (exactement comme les régimes communistes parlaient naguère d'ultimes conspirations bloquant diaboliquement l'accès à l'« avenir radieux »). Le « Mal », répété-je, ou de quelque autre nom que vous le nommiez, c'est égal. S'y verra toujours désigné un point de résistance ou d'achoppement tel qu'il ne peut participer à aucune cohérence – et qu'il revient donc à la volonté d'éradiquer. Même, peut-on croire, il s'agirait là, pour celle-ci, d'un nouvel (ultime ?) assaut à livrer *contre,* pour qu'elle en ait enfin fini de mériter.

Il n'y a plus d'extérieur aujourd'hui pour l'expression du négatif

Il me paraît, de fait, que ce qu'on est convenu désormais d'appeler la « globalisation » a radicalement changé les conditions de possibilité du négatif. Car, jusqu'à présent, le négatif se laissait aisément désigner comme l'*autre,* le monde se laissant scinder ; il y avait toujours un extérieur opposable à soi : le négatif était l'autre bloc (les USA pour l'URSS, et réciproquement) ; ou le négatif était l'autre classe (la bourgeoisie pour le prolétariat, etc.). Du temps de la guerre froide comme aussi de la lutte des classes, un tel négatif se laissait cibler. Or, la globalisation a supprimé cette extériorité par laquelle du négatif trouvait à s'évacuer (avec lequel aussi travaillait l'Histoire). Dès lors qu'il n'y a plus d'autre camp, à l'extérieur, où le situer, du négatif en est conduit *logiquement* à s'intérioriser, puisqu'il n'en disparaît pas pour autant, et se voit « refouler », n'opérant donc plus ouvertement mais en secret : il est devenu le « terrorisme ». La question sera dès lors de s'interroger sur ce que je viens d'avancer comme une « logique ». Car le 11 septembre (2001) est-il vraiment un événement, comme on l'a présenté, et même l'événement (soudain) par excellence ? S'il a bien fonction d'événement par son effet de surprise et ce qu'il a enclenché (notamment comme traumatisme), j'y verrai plutôt, quant

Transformations silencieuses (sous les événements)

à son origine, l'affleurement, soudain mais résultatif, d'une telle « transformation silencieuse » (j'en prends la notion dans la pensée chinoise : *mo hua* 默化).

Autre révolution « silencieuse » : je fais partie de la première génération en France, et même depuis que France existe, qui n'ait pas connu la guerre sur son sol, et même pour qui la guerre sur son sol est tenue désormais, non seulement pour improbable, mais pour impossible ; or, je ne crois pas que l'on puisse expliquer la violence urbaine aujourd'hui indépendamment de ce fait dont elle est une manifestation en retour comme autre intériorisation, et dissémination, d'un négatif qui n'a plus d'ailleurs pour se déployer. Donc aussi qu'on ne peut plus cibler (Bush, en faisant la guerre à l'Irak, a fait comme s'il pouvait à nouveau l'extérioriser et le cibler). Les anciennes stratégies sont désormais désuètes, car le terrorisme, la violence ne sont pas interprétables seulement en termes moraux (même si la morale peut avoir à en juger) ; ni ne se laissent intégrer dans de pures causalités sociologiques (la misère d'après l'occidentalisation forcée ou celle des banlieues), ou limiter à des enjeux idéologiques (l'intégrisme religieux : car cet intégrisme, on le sait, est éminemment réactif). Encore moins peuvent-ils être tenus pour des phénomènes secondaires, ou transitoires, ou sur lesquels la volonté aurait suffisamment prise. Mais ils réclament qu'on s'interroge sur l'issue (qui ne soit pas seulement exutoire) que l'on assigne au négatif, quand ne jouent plus les figures ordinaires de l'affrontement, désormais périmées, avec lesquelles l'Histoire jusqu'à présent a travaillé.

Fin des affrontements déclarés ?

Les régimes à forte négativité, ou réagissant à une négativité forte, gagnent de ce fait en dynamisme (cf. le Consulat après la Révolution française ou la Chine d'après la Révolution culturelle) ; à

quoi s'opposent les régimes *de négativité faible,* telle la France d'aujourd'hui (les mouvements sociaux, catégoriels et se fondant sur la seule défense des « acquis », en sont l'illustration actuelle). Voire nos formes politiques contemporaines souffrent elles-mêmes, à leur insu, d'un enfouissement du négatif. S'il y a quelque chose qui « patine », à l'évidence, aujourd'hui, dans les démocraties occidentales, et conduit au désengagement des citoyens, sur lequel ensuite on gémit en vain, sans doute cela tient-il d'abord à ce que le jeu de l'opposition n'y fonctionne plus, ou sinon demeure un pur effet de surface sans « en-jeu » effectif (ou relève de la seule compétition pour le pouvoir, les programmes ne différant guère, comme on l'a constaté lors d'élections récentes) ; alors que la démocratie, dans son principe grec, repose sur la possibilité d'un affrontement des discours, discours *contre* discours, *logos* contre *logos* (les « antilogies »), que ce soit au tribunal, au conseil, à l'assemblée (et même au théâtre : l'*agôn*) : puisque, selon cette exigence attachée au nom de Protagoras, s'il est vrai qu'un discours peut mettre en valeur une idée, il faudra toujours deux discours opposés – thèse - antithèse – pour en éprouver la vérité, le témoin (auditeur-spectateur-citoyen) s'instaurant en tiers pour en juger selon la ligne de contradiction des arguments avancés.

L'enfouissement contemporain du négatif

Or la vérité s'éprouve discours *contre* discours

De même rêve-t-on paresseusement, de nos jours, d'une Europe qui, par principe, abolisse toutes ses barrières internes et s'étende au plus loin, tout en se plaignant que celle-ci reste « abstraite » au regard des citoyens : comme si l'on ne comprenait pas que c'est de l'individuation déterminant par opposition, celle-ci appelant alors à son dépassement, que naissent la vitalité et l'engagement de l'esprit. Car la seule expérience de ce qu'est un « style » ne nous l'apprend-elle pas déjà – expérience au plus près ? Il n'est de style, en effet, qu'exerçant sa néga-

tivité en opérant par différenciation-opposition vis-à-vis d'un ordre convenu, attendu, de la moindre phrase comme de la moindre forme. Ou l'histoire de l'Europe ne nous le confirme-t-elle pas, à partir de l'écart de ses divers centres donnant à circuler ? Même la production des concepts tient à un « milieu » intellectuel individué, donc particulier, elle est écologique, disait Nietzsche. De l'autoroute fendant le paysage, il n'y a rien à regarder… L'Italie de la Renaissance (entre ces foyers pourtant si proches : Sienne, Pise, Florence…), comme l'Allemagne du romantisme (celle du jeune Hegel : entre Tübingen plus orthodoxe, Iéna plus libre sous l'autorité de Fichte, Weimar où règne la personnalité de Goethe…), mais d'abord la Grèce antique divisée entre ses cités, doivent le foisonnement inépuisable de leur vie intellectuelle à la tension inventive qui naît d'un tel pouvoir indéfini d'*écartement,* proprement découvrant, plus que de l'esprit de rivalité, esprit chauvin ou « de clocher », si souvent dénoncé.

Écart, tension, confrontation (l'Europe)

Si l'Europe reste, ou plutôt devient, effectivement abstraite, comme est « abstrait » l'Empire romain fondant en un tout l'individualité des cités et demeurant juridiquement formel, tel que le décrit Hegel, c'est qu'elle se laisse aller à l'homogénéisation d'elle-même en n'exploitant plus ce négatif, et d'abord au travers de ses langues – on verra au moins en cela un symptôme. Non seulement traduire est penser, mais, en Europe, penser, c'est aussi (traditionnellement) traduire. Si les philosophes sont en Grèce, la philosophie naît à Rome, car découvrant dans l'épreuve de ce négatif qu'est l'intraduisible sa vocation à l'universalité : dans les traductions tâtonnantes des termes grecs chez Lucrèce et chez Cicéron. Or, sous la domination de l'anglais qui se trouve engagée (autre « transformation silencieuse »), qu'en advient-il, *i.e.* quelles

Fécondité de la résistance à la traduction

tensions productives – ces résistances de Babel donnant à travailler – se voient dès lors retirées ? Quand il explore les conditions de possibilité d'une paix perpétuelle, Kant lui-même insiste sur les dangers que fait courir l'extension conduisant à la fusion et revendique une séparation, *Absonderung*, entre États voisins, telle que l'instaure la « diversité des langues et des religions » (y compris des religions : quitte à se reprendre ensuite en note, Kant, à l'apogée des Lumières et du règne de l'« Homme », risque cette « expression singulière »). Car le dire ainsi n'est pas s'enfermer dans le local face au global, mais revendiquer un *universalisant* qui soit aiguisé par la fécondité du négatif (cet universel étant moins donné qu'il n'est lui-même un processus de dépassement) ; et par suite refuser de céder à l'aplatissement du standard et de l'uniforme avec lesquels l'universalité, de nos jours, se voit si souvent confondue. L'*universalité* est un concept de la raison, l'*uniforme* un concept de la production ; celle-là invoque une nécessité, celui-ci ne repose que sur une commodité.

L'universel contre l'uniforme

On ne peut néanmoins éviter la question (celle qui a justifié la « construction européenne ») : ce négatif de l'écartement-affrontement (l'*antixoun* d'Héraclite) n'est-il pas à condamner puisqu'il conduit à la guerre ? – Héraclite, lui, en fait l'éloge. Après avoir poussé utilement les hommes à aller habiter la terre entière, jusqu'aux contrées les moins habitables, comme, à l'intérieur, à se constituer en État pour s'opposer à la force de l'autre, la guerre, dit en effet Kant en appelant à l'institution d'un droit international, ne peut plus se prévaloir de quelque noblesse épique, héroïque, et est désormais périmée. Les États aussi, comme les individus, devront sortir de l'« état de nature ». À quoi Hegel répond que la guerre ne s'explique pas par des causes contingentes, ni non plus par

De la guerre (renversement de Kant à Hegel)

une haine qui se porterait de peuple à peuple, mais que c'est une nécessité de la vie spirituelle qu'il y ait des peuples singuliers ; qu'un peuple, en tant qu'il est une individualité, ce qui implique unicité et exclusion, refait grâce à la guerre sa cohésion, puisque ravivant ainsi le sentiment d'appartenance de ses individus au tout qu'il est : il « nie » par elle cette négation de lui-même qu'est sa dissolution sous l'empire toujours grandissant de la vie matérielle et des intérêts particuliers (dans l'expérience ordinaire, à moindre échelle, il suffit qu'un *autre* apparaisse à l'horizon de façon négative, et qu'on se mette à le combattre, ou du moins à le critiquer, pour qu'un lien plus intime se resserre aussitôt entre « nous » et qu'on s'éprouve à nouveau coalisé). Or il se joue là davantage qu'une opposition entre deux modèles théoriques, le formalisme du premier et l'organicisme du second, soit le risque d'une universalité pauvre (chez Kant), parce que supprimant la détermination concrète, ou celui, adverse, d'un attachement réactionnaire à la vitalité (chez Hegel) par empathie au sein de la « substance éthique ». Nous avons à repenser aujourd'hui, sur de nouvelles bases, le destin coopérant du négatif ; notamment à distinguer entre ce qui détruit et ne produit rien (qu'on appellera pour commencer le mal) et ce que serait un négatif activant, *mobilisant*, tel qu'il met sous tension, promeut, innove, intensifie.

Pour une nouvelle figure de l'intellectuel « engagé »

C'est même dans cette capacité à gérer du négatif sans l'aseptiser, ou plutôt, ce *gérer* étant par trop managérial, à le faire « lever », à le rendre productif au lieu de le désamorcer, que je vois se renouveler la vocation de l'intellectuel à l'ère de la mondialisation. Son « engagement » ne serait plus, dès lors, celui d'un positionnement à l'extrême, en quête d'une radicalité de principe (comme la figure s'en est déployée en France, dans l'antago-

nisme de bloc à bloc, ou de classe à classe, de Sartre à Foucault et Bourdieu – cette figure n'est-elle pas épuisée ?) ; mais consiste à déceler selon quelles voies, dans ce nouveau contexte, du négatif, loin d'être à bannir, met en mouvement et peut activer : à faire apparaître selon quel autre plan ce qui paraissait « mauvais » révèle des ressources inexplorées, et même inenvisagées, se découvre une fécondité possible et devient en mesure de coopérer ; comme aussi, selon un mouvement inverse et complémentaire, à restaurer de l'écart dans la pensée : en redéployant les conditions d'un *dissensus* travaillant à l'encontre du consensus dans lequel la pensée est toujours menacée de s'endormir et s'étioler. Ou comment, à partir de la ré-sistance, naît-il de la con-sistance (ce qui est d'autant plus important que nous sommes aujourd'hui, je l'ai dit, dans un régime de négativité faible, en Europe) ? Plutôt que des conflits recouverts, ou biaisés, ou larvés, mieux vaudront des conflits ouverts construits en contradictions. On pourra se contenter dorénavant des formes *soft,* substitutives, mi-exutoires mi-probatoires, d'un négatif amorti, convenable et qui n'est plus guerrier – tel le « Mondial » du foot avec ses héros médiatiques. Mais on peut aussi espérer creuser un négatif plus intelligent, plus virulent, qui rappellerait l'esprit à son inquiétude.

I. Sujet / procès ; salut / sagesse

Entamons les distinctions nécessaires. Pour sortir le négatif de sa parenté douteuse et comme ambiante avec le mal, commençons par en refouler l'équivoque des divers côtés. Car, entre le mal

et le négatif, la distinction est une distinction, non de contenu, mais d'orientation de chacun des termes ; à même le recoupement repéré entre eux, c'est chaque fois une rupture de plan qu'on y voit apparaître. Et même s'aperçoit-on que, après avoir été recensés et ajustés ensemble, ces divers plans aboutissent à dresser d'eux-mêmes le mal et le négatif, l'un face à l'autre, en options rivales. Ces deux termes désignent le même ordre de réalité, mais selon des registres opposés ; s'ils occupent la même place au sein du tableau, ils se tournent le dos. Du mal *ou* du négatif : les deux termes creusent une alternative dans la pensée basculant soit vers l'un, soit vers l'autre (cette alternative qu'on voit culminer, au sein de l'histoire de la philosophie, dans le déplacement – d'une certaine façon *déplaçant tout* – s'opérant de Kant à Hegel).

Mal / négatif

Cette multiplicité des clivages recensés, les opposant diamétralement, formera nos propositions de départ ; on reviendra ensuite sur ces énoncés squelettiques pour les faire croître et les éprouver :

– le mal relève de la *moralité,* celle-ci l'opposant généralement, et quel qu'en soit le mode : souffrance, imperfection, péché (selon la tripartition classique, le mal est physique / métaphysique / moral) à un « devoir-être » qui toujours lui est supposé ; le négatif relève, en revanche, d'une *fonctionnalité* et, par suite, d'une problématique qui est, non de l'intention, mais de l'effectuation, ou encore de ce que j'appellerai le plus globalement, suivant une notion commune, la « marche du monde » ;

– le mal renvoie au point de vue d'un *sujet,* qu'il soit agent ou patient. Car ce qui justifie l'invention du Mal dans l'histoire de l'humanité, c'est beaucoup plus, à mon sens, que sa fonction punitive-répressive, traditionnellement avancée, le fait qu'elle a servi de structure exploratoire d'*intério-*

rité : le mal, en somme, a grandi l'homme ou, si l'on préfère, l'a déployé, « dégrossi » – l'a cultivé, dirait Baudelaire, l'a raffiné, dirait Nietzsche ; il lui révélait ainsi sa capacité d'ambivalence, de choix, de perversion, d'exacerbation, bref, le sortait de la grande logique de la régulation. Tandis que le négatif renvoie à l'optique d'un *procès,* et d'abord du procès de la parole se développant, en toute légitimité, selon les modalités d'affirmation - négation ; ou encore le mal est à penser du côté de l'action / passion, le négatif de celui de l'opération (y compris mathématique : incluant nombre, grandeur ou quantité négative ; à ce titre, le concept de « grandeurs négatives », nous dit Kant dans l'essai qu'il leur a consacré, est également positif : la négation n'y est que de convention et cette dénomination ne saurait indiquer une espèce particulière d'objets quant à leur nature intrinsèque) ;

– le mal détache une *singularité* et l'isole : il se produit et se découpe selon la figure individuelle d'un acte, d'une personne, d'une histoire ; le négatif, quant à lui, implique la prise en compte d'une *globalité,* c'est en rapport à tel ensemble, auquel il participe et dans lequel il sert, que du négatif apparaît ;

– le mal instaure une *dualité,* et ces deux termes sont conçus extérieurs l'un à l'autre (même s'ils signifient contradictoirement l'un par l'autre) : bien *ou* mal ; le négatif suppose, à l'inverse, une *polarité* comme différence interne à un système où ces deux termes, positif *et* négatif, sont à la fois opposés et vont de pair. On peut rêver de poser un Bien absolu, par terrassement et abolition du mal, mais tout positif sous-entend du négatif et ne pourra se penser sans lui ;

Le mal exclut dramatiquement

– d'où, logiquement, le mal est objet d'un jugement et celui-ci en prononce en principe l'*exclusion* ; tandis que le négatif requiert une *com*-pré-